

C'est dans cette année que Sir Charles Bagot n'est pas venu remplacer milord Sydenham.

C'est dans cette année que le pays a tant ployé quoiqu'il soit représenté par le bâton. Les élections se sont faites par la force, par la fraude, par la corruption, et c'est ceux que la force la fraude et la corruption avaient élus qui devaient juger de la validité des plaintes de ceux qui se plaignaient d'avoir souffert de cette force, de cette fraude, et de cette corruption. On comprend facilement ce que devinrent ces plaintes.

C'est dans cette année que l'on a vu établir les moulins à taxer qui ne marchent pas encore assez fort au gre des meuniers. C'est encore là un des grands pas que le pays a faits vers son indépendance. Nous conseillions, (si nous étions un rebelle) aux conseillers municipaux qui aiment leur patrie, de taxer pour se faire payer, de taxer pour faire payer leurs amis leurs serviteurs et partisans, de taxer pour faire des projets de beaux chemins, de taxer pour des ponts suspendus en l'air, de taxer pour faire donner de l'éducation et le fouet à leurs enfants, de taxer pour faire entrer de l'argent dans la caisse municipale, de taxer pour les gardiens de la caisse, de taxer pour payer les videurs de la caisse. Cela joint aux taxes levées par les régistateurs) fera que le pays n'aura bientôt plus le son que dans la poche de ses maîtres et qu'il sentira les premières étreintes de la faim ; l'homme est brave quand il voit devant lui l'abondance, derrière lui la famine, il se réveille, secoue la vermine qui le ronge ! Alors, gare de devant ! encore une fois, nous remercions lord Sydenham et ses accolytes du précieux coup de collier qu'ils ont donné à la cause de la liberté des peuples. Bravo ! plus ça ira mal ; plus vite ça ira bien ! Dans ce moment-ci nous voyons le saure qui peut général ! Le pays est au pillage, chacun cherche à en escamoter une guenille. Et nos hommes donc ! ils font comme le bon chien qui après avoir défendu vaillamment le dîner de son maître contre les autres caniches ses voisins, se précipite à la fin sur la curée pour en avoir sa part ; vive les chiens ! Avouons que le pays l'a bien mérité. Nulle part on ne parle davantage de patriotisme qu'en Canada ; nulle part on ne le pratique moins. On nous prend tous nos hommes ; il est vrai qu'on ne les vole pas ; car on les paie bien et cela d'autant plus cher que l'argent sort de nos propres poches. Peut-on blâmer ceux qui cèdent à l'amorce ? Non ! Le pays pour lequel ils se sacrifient ne fait rien pour adoucir ces sacrifices ; on vote, on parle, on crie hurra, on fait des saluts, on donne des poignées de main ; de l'argent . . . dites ce mot et vos plus chauds admirateurs disparaissent comme la vertu à la vue de lord Sydenham. Or il est bien reconnu qu'avec des votes, de belles paroles, de chaudes félicitations, d'étreignantes poignées de main, une conscience nette et la bourse dito, on va tout droit en paradis en passant par l'hôpital ; encore ne pouvez-vous point y parvenir d'une manière décente sans argent. C'est ce que les irlandais ont bien compris ; au moyen de leur tribut, O'Connell est à l'abri de la vente ; et c'est ce que les Canadiens n'ont pas voulu comprendre ; ils perdent Morin. Que ceux qui le blâment montrent les sacrifices qu'ils ont faits pour leur patrie. L'adresse de nos maîtres à ce jeu est véritablement sans égale. Jusques dans les plus minimes choses ils nous ravissent nos défenseurs. Nous n'avions qu'un pauvre petit champion dans le conseil municipal : Mr. Huot y gardait nos droits pied à pied ; il s'y cramponnait du bec et de l'ongle ; il poussait encore un cri de désespoir dès qu'on nous enlevait une de nos immunités ; allons, cria ! un demi-tour de manivelle administrative et le voilà parti, engouffré, avalé ! c'est comme s'il n'avait jamais existé. Qui